

L'Abbeille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 avril 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Une victoire de M. Asquith.

Les partis politiques en Angleterre ne désarment pas, et dans la lutte qu'ils se livrent, c'est encore le gouvernement qui triomphe. Au cours d'une discussion très animée et d'une séance orageuse...

La Chambre des Communes n'a cependant tenu aucun compte de cette attaque et a adopté par 345 voix contre 252 la résolution du Premier Ministre Asquith en vertu de laquelle la loi des finances doit être adoptée ou renouée au plus tard le 27 avril.

Mais M. Lloyd George ne s'est pas laissé désarçonner par son adversaire et lui a répondu que le récit qu'il faisait de leur entretien était inexact. Il a admis que M. O'Brien lui avait en effet noté relativement à ce qui s'était passé à leur rencontre, mais il a assuré qu'il n'était pas parvenu à leur rencontre, mais il a assuré qu'il n'était pas parvenu à leur rencontre...

de l'incident O'Brien-Lloyd George a fait part de l'intention de son parti de donner son cordial appui au gouvernement pensant que l'Irlande pourrait y gagner son autonomie.

M. Balfour, leader de l'opposition, a condamné le tracé du gouvernement avec M. Redmond et la façon dont les ministres s'étaient servis du nom du roi.

Le dernier mot est resté à M. Asquith qui a dit tout "bargain" entre le gouvernement et M. Redmond.

La Mère de Victor Hugo.

Avoir été la mère d'un homme de génie, n'est-ce pas un titre au souvenir de la postérité? C'est ce qu'a pensé un comité qui vient de se former à Nantes pour dédier un buste à la mémoire d'une Nantaise, Sophie Trébuchet. Ce buste sera placé dans la salle de la fontaine. Mais Sophie Trébuchet, femme du général Léopold Hugo, fut la mère de Victor Hugo, et — le poète l'a cent fois rappelé — non pas seulement la mère de son corps, mais la mère de son esprit.

L'enfant appelé à une destinée glorieuse était venu au monde très frêle, "pas plus long qu'un couteau", comme disait un des témoins de sa naissance. Mme Hugo avait obstinément lutté contre la nature même pour assurer son droit à la vie.

Je vous dirai peut-être, quel que jour, que de soins, que de veilles, que d'amour prodigués pour ma vie, en naissant, M'ont fait deux fois de mère obstinée.

Victor Hugo adorait sa mère, et son cœur est plein du souvenir de cette femme vaillante. Qui ne connaît les pages sur le grand jardin des Feuillantines, où il la montre veillant sur l'éducation de ses enfants, et où elle cache, dix-huit mois, dans une vieille chapelle, un proselit, le général Lahorie? Qui ne se rappelle les vers "Feuilles d'automne" et des "Rayons et les Ombres", remplis de sa tendresse filiale.

A la vérité, le plus beau moment qui ait été élevé à Mme Hugo l'a été par les maux du poète. Mais elle nantaise peut garder quelque fierté d'avoir eu, comme compatriote, celle qui donna l'existence au grand homme.

Sophie Trébuchet était l'une des filles d'un armateur, qui avait gardé des opinions royalistes, d'où le vers célèbre :

Mon père, vieux soldat, ma mère, vendéenne...

Depuis, elle n'avait pas été une "brigande", comme on disait alors, et elle n'avait pas pris part aux luttes de la chouannerie. L'imagination du poète, dans la préface des "Feuilles d'automne", exagéra un peu son rôle, à cette époque où les régions de l'Ouest étaient séparées en camps ennemis. M. Trébuchet, d'ailleurs, n'était pas homme à courir, ni à faire courir aux siens les grandes aventures. Malgré ses convictions, il s'était laissé rendre quelques services par le major Hugo et l'avait accueilli chez lui. Il fut singulièrement étonné, toutefois, quand il s'avisait que sa fille et le jeune officier républicain, avaient une vive inclination l'un pour l'autre. Il refusa de consentir à cette union. Dans le même temps, le major était rappelé à Paris ; mais il n'oublia pas la jeune fille, et celle-ci ne désespéra pas de réclamer la résistance de

son père... Ce fut la mort de M. Trébuchet qui lui rendit sa liberté.

Son existence fut, dès lors, celle de la femme d'un soldat, souvent séparée de son mari, quand celui-ci était en campagne, le rejoignant dans ses garnisons, où il séjournait peu ; le suivant, quand elle obtenait le droit de le suivre, alors qu'il campait, pour quelque temps, dans un pays étranger. Ainsi alla-t-elle, avec lui, à l'île d'Elbe, en Italie — où le colonel Hugo avait pour ainsi dit pris Fra Diavolo — en Espagne. Quoique "petite et mignonne, avec des pieds et des mains d'enfant", elle avait de l'énergie, quand il fallait en avoir, et elle supportait bravement ces voyages difficiles et souvent dangereux.

Lorsqu'elle alla retrouver son mari en Espagne, où il était alors général de brigade et aide de camp du roi Joseph, telle du traverser, pour atteindre Madrid, un pays en révolte, sillonné par les "guerrilleros" espagnols. Elle avait profité de l'escorte qui accompagnait un convoi ; mais les escortes, même fortes, ne garantissent pas toujours contre les surprises : le convoi précédent, notamment, avait été attaqué et pillé à Salinas, et les soldats qui en formaient la garde avaient été égorgés. Des grenadiers d'un régiment hollandais, à qui elle avait abandonné une partie des vivres qu'elle recevait, la prirent sous leur protection, et ils étaient faits ses gardes du corps. Protection utile : une fois, ils sauvèrent Mme Hugo et ses enfants au moment précis où son voiture allait verser dans un ravin ; une autre fois, une roue de cette voiture, un vieux carrosse acheté à Bayonne, s'étant rompue, et la colonne ne pouvant attendre que l'accident fût réparé, les Hollandais encadrèrent la famille du général, prêts à la défendre en cas de besoin. Enfin, le convoi ayant été attaqué à Valverde, aux deux tiers du trajet, pendant la halte, ils vinrent efficacement à son secours.

Madrid même, ce n'était pas toujours la sécurité, et le trône du roi Joseph était bien fragile. Le général Hugo était sans cesse en expéditions. En Italie, il avait pris Fra Diavolo ; en Espagne, il s'empara d'un redoutable chef de bande, l'Empecinado. Mais les circonstances devinrent si critiques que le général dut renvoyer en France sa femme et ses enfants, et le voyage du retour fut plus inquiétant encore que le premier.

Les deux époux, cependant, malgré le souvenir de bien des dangers partagés ensemble, se séparèrent à la Restauration. Le général Hugo s'était tourné vers d'autres affections, et il s'était retiré aux environs de Bielle. Mme Hugo fut contrainte, dès lors, à une vie modeste ; le beau jardin des Feuillantines était loin ; elle demeura à un rez-de-chaussée de la rue de Mézières. Ses enfants l'entouraient étroitement. "C'était touchant, a dit Hugo, de voir ces grands garçons couchés à la robe de leur mère et lui obéissant, et restés enfants pour elle". Victor Hugo, cependant, avait déjà écrit "Bug-Jargal", et son nom commençait à faire sa lumineuse trouée.

Comme pendant un portrait de Mme Hugo, jeune, intrépide, ayant vu la guerre, il y a celui de ses dernières années, alors que, vêtue d'une robe de mérinos amarante et d'un cachemire jaune à palmes, elle se rendait presque tous les soirs chez ses amis Foncher, à l'hôtel des Consoles de guerre, où elle trouvait son fauteuil prêt. "Sans ôter son

chapeau ni son chapeau, elle s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points".

Mme Victor Hugo s'était éprise d'Adèle Foucher, qui devint sa femme, et les parents, les uns et les autres sans fortune, étaient un peu effrayés de cet amour entre les jeunes gens. Ils convinrent de la nécessité d'une séparation, au moins comme une épreuve, et Mme Hugo cessa, non sans chagrin, de voir ses vieux amis. Au fond du cœur, Mme Hugo désirait ce mariage de son fils qui, par ses obstacles mêmes, lui rappelait le sien. Elle n'eut pas le temps de le voir : elle mourut d'une fluxion de poitrine, le 27 juin 1821. On trouva que le général Hugo mettait un peu de hâte à se remarier, car trois semaines plus tard, il épousait Mme d'Alamé. Un bien singulier billet de faire part disait qu'il était déjà marié à elle "par des liens parentaux religieux".

Mme Hugo avait eu une vie pleine de dignité ; mais, en fait, son histoire se résume par ceci, qu'elle fut la mère du plus grand des poètes. C'est à la mère que s'adresse l'hommage des Nantais. En Chine, dit-on, l'existence éclatante d'un homme ennoblit ses vœux. C'est une belle conception et qui a sa grandeur. On peut, du moins, penser avec respect à la femme qui donna au monde celui en qui s'incarne le génie d'un siècle, et c'est pour quel son image pouvait être justement gardée.

considéré l'image qui les expliquait mieux que n'auraient pu les expliquer toutes les descriptions. Comment savez-vous, par exemple, la figure que fait un Lapin dans sa hâte si vous n'avez point posé vos promenades jusqu'en Lapin et en la forme des taches de la lune si... balte la? Comment, dites-vous? Grâce à la photographie, parbleu! Et à qui devons-nous l'agrément de considérer chaque matin sur tel ou tel journal la tête des hommes en voyage et des assassins illustres? A la photographie. Et qu'est-ce qui nous permet d'avoir toujours sous les yeux les traits des êtres que nous aimons, d'en être accompagnés pendant nos voyages et de transporter ainsi la plus banale chambre d'hôtel en un coin familial, la photographie. De combien de romans, de drames et de comédies n'a-t-elle pas été le pivot? Cherchez quelques secondes, votre stupefaction sera sans bornes d'entrevoir la liste incalculable des choses que vous ne sauriez pas ou n'auriez pu faire si la mystérieuse petite chambre noire ne l'avait permis.

Et puis, c'est une invention tellement aimable. Elle n'a pas, comme tant d'autres, que ses professionnels et d'exige point de ses fervents des initiations douloureuses. Elle a ses amateurs, elle a ses fantaisistes, elle a ses héros aussi. Il va de tout cela que son histoire fourmille d'anecdotes, dont pas mal sont très drôles ou très curieuses. Une pinte que de conter des anecdotes! Laissons-nous glisser tout de même.

Une drôle, d'abord? Soit. Un jour — toutes les bonnes histoires commencent ainsi — c'était — on comme ceci — au début de l'automobilisme, quelques Parisiens s'en furent en omnibus automobile déjeuner à Saint Germain, au pavillon Louis XIV. Après bombance, ils s'en revinrent vers Paris, mais vicié que, dans la côte de Port-Marly, leur voiture culbute. Exclamations, jurons, gémissements... Un des voyageurs a fait un saut particulièrement périlleux, il s'en est allé tomber à dix mètres de ses compagnons d'infortune. On le croit mort. Erreur, il se relève. Mais peut-être a-t-il un membre de cassé? Il se tâte la hanche. Non point, il cherche son Vérascope qui lui portait en bandoulière. Il constate avec satisfaction que son appareil photographique l'a suivi dans sa trajectoire; il le décroche et, tranquillement, comme en un salon de pose, il photographie la scène. Après quoi, il se porte au secours des malchanceux qui se sont démolis bras, jambes ou côtes. Allez donc dire que la photographie n'est pas capable d'inspirer plus qu'un caprice!

Et cette autre histoire, toute récente, celle là. Le 15 octobre 1909, au cours des épreuves de la Grande Quinzaine de Paris, qui se déroulaient alors sur l'aérodrome de Port-Aviation, Richer, l'éleve et l'ami de Ferber, saisi, comme il prenait un virage, par un traitre remoue, capote et s'abat sur le sol parmi les débris de son biplan. Les spectateurs sautent les barrières et se précipitent à son secours. On le dégage à grand-peine, il est blessé grièvement à la tête et convert de sang. Il ouvre les yeux, voit qu'on l'entoure et demande... qu'avant de toucher à ce qui reste de son appareil on en prenne plusieurs photographies, afin que ses camarades se rendent mieux compte de l'accident dont il vient d'être victime et puissent en faire leur profit.

La photographie est mêlée désormais de manière intime, indissoluble à notre vie publique comme à notre vie privée. Peary atteint le pôle Nord : il y plante le drapeau américain, puis le photographe. Latham nous montre jusqu'aux nuages, il en rapporte des clichés. M. Cherry Kearton entreprend un voyage en Afrique dans le seul but d'y photographier, au péril de sa vie, les fauves de la jungle, et dernièrement une publication donnait une des épreuves sensationnelles obtenues ainsi par l'intrépide amateur : un lion surpris durant une promenade nocturne par l'éclair aveuglant du magnésium et qui cherche, dans la nuit, de ses yeux dilatés, quel est cet ennemi nouveau... sans comprendre!

Non sommes loin, on le voit, de cette année 1856 où le dictionnaire universel de Maurice La Châtre expliquait le terme : photographie, de ces trois mots : "Art tout récent, qui consiste, etc..." Il serait fastidieux d'énumérer les progrès accomplis depuis cette époque; qu'il nous suffise de signaler la photographie des couleurs et ce merveilleux petit Vérascope Richard, qui sous un volume insignifiant — il ne pèse que 980 grammes — tout chargé de ses douze plaques stéréoscopiques — donne des images plus grandes que tous les autres appareils à main. Il a résolu le problème de la commodité et ceci nous rappelle ce dialogue suggestif et "authentique" :

— Joli, votre récent voyage en Touraine? — 71 plaques. — 71.... — Plaques, oui, photographiques. — Ah! très bien! mais alors votre excursion d'un mois en Suisse, l'année dernière, combien les avez-vous? — 183 plaques. — Mazerette, et ça pesait? — Pen importe, pas grand chose d'ailleurs.

Et nous comprimons qu'en effet ces petits instruments que nous voyons suspendus au côté d'un si grand nombre de nos contemporains, "ces membres par destination" pourrait dire, sans étourder, mais non sans vérité, certains professeurs de droit civil, ne sont plus seulement des appareils agréables et curieux, mais qu'on les a rendus à ce point commodes que l'habitude n'est prise de les porter tout bonnement sur soi sans plus de souci qu'un simple étui à cigarettes.

WHITE CITY. En dépit de la désagréable température de ces jours derniers un public toujours nombreux se rend chaque soir à la Cité Blanche pour assister aux excellentes représentations de l'opérette "Sergeant Kilty". Cette pièce restera à l'affiche jusqu'à la fin de la semaine.

CRESOENT. Il y avait beaucoup de monde aux deux représentations de "In the Bishop's Carriage" données hier au Crescent, et Mile Longfellow, dans le rôle de Nance Ouden, a remporté son succès habituel. Une nouvelle matinée de cette pièce sera donnée jeudi.

ORPHEUM. Le nouveau programme de l'Orpheum comme tous ceux présentés cette saison sur la scène de ce populaire théâtre est excellent. Les numéros variés et fort bien exécutés soulèvent à chaque représentation les applaudissements du public.

La jolie comédie dramatique "Circumstantial Evidence" est fort bien interprétée par une excellente troupe.

Le sénateur Aldrich compte se retirer à l'expiration de son terme.

Washington, 19 avril. — Le sénateur Aldrich, du Rhode Island, leader du groupe républicain au Sénat, a confirmé aujourd'hui le rapport publié hier par la Presse Associée, annonçant qu'il ne porterait pas à nouveau sa candidature à l'expiration de son mandat. Cette nouvelle coïncidant avec l'annonce de la retraite prochaine du sénateur Hale a causé une profonde surprise à Washington.

Les funérailles du Père Fitzgerald auront lieu demain.

Les funérailles du Rév Père Thomas J. Fitzgerald, décédé lundi soir, auront lieu jeudi matin à 10 heures, au cimetière St-Patrick No 3. Une messe pontificale sera dite à 9 heures en l'église St-Patrick, rue du Camp, où le corps du défunt restera exposé jusqu'à l'heure des obsèques.

Le Père Fitzgerald a succombé dans sa 35me année après quelques jours de maladie seulement. L'annonce de sa mort a causé une douloureuse surprise parmi les fidèles de sa paroisse qui avaient une vénération profonde pour leur curé. Toute la journée d'hier une foule recueillie a défilé devant le cercueil, qui était entouré par une garde d'honneur composée des membres des sociétés St-Patrick, St-Vincent de Paul et de l'Ancien Ordre des Irlandais.

Le Père Fitzgerald était originaire de l'Irlande. Il avait été ordonné prêtre en 1899 et à son arrivée à la Nouvelle-Orléans, l'année suivante, avait été nommé vicaire de l'église St-Jean-Baptiste.

A la mort du Père Fallon il avait été appelé à prendre la direction de la paroisse St-Patrick, tâche qu'il avait remplie jusqu'à sa mort.

Remerciements du Comité des Shriners. Le comité du Temple de Jérusalem en reconnaissance des excellents services rendus par la police pendant la récente convention des Shriners, a tenu à transmettre ses remerciements à l'inspecteur O'Connor et aux agents sous ses ordres, et a en conséquence chargé le secrétaire M. Joseph Stasi, de lui transmettre la lettre suivante :

"Hon. Wm J. O'Connor, inspecteur de police. "Cher Monsieur — Le comité exécutif du Temple de Jérusalem par mon entremise, tient à vous remercier, vous et les agents placés sous vos ordres, des bons services rendus par le corps de police néo-orléansais, la semaine dernière pendant la Convention des Shriners."

Ce message a aussi transmis à la presse néo-orléansaise ses remerciements pour l'aide qu'elle a apportée afin d'assurer le succès et la réussite de la Convention.

Rivère plaide coupable. François Rivère, accusé d'attentat criminel sur la personne d'Irène Brasse, une jeune fille de 17 ans, a comparu hier matin devant la Cour de la Nouvelle-Orléans.

Rivière était en pension chez les parents de la jeune fille, domiciliés 409 rue St-Maurice, et a eu, paraît-il, des relations coupables avec cette dernière.

Il a nié l'accusation d'attentat criminel mais s'est volontairement reconnu coupable de détournement de mineure.

Le juge Baker après avoir entendu les dépositions des témoins a résolu de renvoyer le prononcé de la sentence à vendredi prochain.

ARRESTATION. Carl Aloons et Louis Mouon, deux matelots, ont été arrêtés au Marché Français hier matin.

Ils sont accusés d'avoir attaqué le blessé Charles Capo, âgé de 38 ans, demeurant rue Ursuline, 737.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER

TROISIÈME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

II

L'INJURE

Quatre heures venaient de son-

ner à l'horloge du "Petit Journal". Le jeune homme trouvait l'après-midi interminable.

Lui qui était de coutume si plein de zèle, montrait vraiment peu d'assiduité, ce jour-là.

Assis derrière son guichet, il mettait une certaine mollesse à totaliser les bordereaux que venait de lui passer le chef du portefeuille.

Et il paraissait soucieux... Il pensait au calvaire que gravissait en ce moment sa chère petite sœur, si bonne et si malheureuse!

L'avant-veille, elle était rentrée pâle et défilée, rue Lafayette. Ses yeux se rougissaient de larmes. Elle avait dû s'abîmer, en proie à un violent accès de fièvre.

Geneviève souffrait à cause de Christian... Son ami d'enfance épousait Solange Charbillier... Et cela coûtait la pauvre abandonnée...

Elle était arrivée, avant-hier, à un de ces moments où les forces humaines ont une limite, où l'énergie morale est trahie par la faiblesse de l'organisme, où la douleur a raison de la volonté.

consoler la pauvre petite... Quatre heures et quart... quatre heures et demi... Une éternité s'écoulait entre chaque sonnerie de l'horloge.

Comme le temps était long, malgré le continu va-et-vient de clients et des employés!

Un peu avant cinq heures, la porte du bureau s'ouvrit pour donner passage à un personnage d'un certain âge, au type britannique très accentué.

Cet homme vint au guichet de Philippe, qui était le plus rapproché de l'entrée du hall.

— Les chèques? interrogea-t-il, avec un fort accent anglais. — Oui, monsieur.

Tres flegmatiquement, l'inconnu tira de sa poche un carnet à souche, en détacha un feuillet à vignette et le présenta au jeune homme.

C'était un chèque de vingt mille francs sur la maison. Philippe le vérifia... et soudain tressaillit violemment. Le chèque était signé pour acquit : "lord Kimmerton".

resté invisible, introuvable. Jamais Philippe, malgré ses recherches, n'avait plus entendu prononcer son nom.

— La voilà enfin, la clef du mystère! pensa le fils du général.

Il avait levé les yeux sur le porteur du chèque, et feuilletait d'un regard aigu, à travers le grillage, cette identité qui avait joué un rôle dans le drame du Havre.

L'autre ne s'apercevait pas de cet examen inquisitorial. Il comptait maintenant un calepin chargé de notes.

A la fin, cependant, il demanda à Philippe : — Qu'attendez-vous? Je suis pressé, très pressé.

Revenant à la réalité, le jeune homme fit passer l'étranger au guichet de caisse où l'on s'occupe aussitôt du versement.

Philippe venait de prendre en bâtiment son parti. Il sortit et alla attendre sur le trottoir, près de la porte principale de la banque.

— Parfaitement! répondit l'Anglais, bonjour, sans lui laisser le temps d'achever sa formule de politesse. Que voulez-vous?... S'agit-il d'affaires?

— D'affaires d'honneur. — Ah! s'exclama l'insulaire, très surpris, en toisant son interlocuteur. Mais d'abord, qui êtes-vous?

— Je m'appelle Philippe de Vallombreuse. — Vous dites? s'écria-t-il... Vallombreuse? — Oui, monsieur. Et vous, vous êtes bien le lord Kimmerton du Havre, le lord Kimmerton du 9 avril 1871?

— C'est moi... Je n'ai pas oublié cette date. — Je ne l'ai pas oubliée, non plus, car je suis le fils du général de Vallombreuse.

— Dans ce cas, monsieur, vous me devez la réparation que j'attends encore de votre père, depuis ce 9 avril 1871.

— Mon père est mort ce jour-là, même... Voilà pourquoi vous n'avez pas obtenu satisfaction. Mais je me substitue à lui.

— Entendu... Nous nous battons le plus tôt possible; je suis pressé, très pressé. — Je le suis aussi de payer la dette d'honneur de mon père.

— Monsieur!... Taisez-vous. Je ne saurais permettre... — Eh! permettez ou non, vous ne sauriez changer les faits.

— Comment? — L'altération que j'ai eue avec votre père a éclaté dans l'après-midi; des témoins devaient être échangés le soir même. Les miens furent continués. Je n'ai jamais reçu ceux du général de Vallombreuse...

— Oseriez-vous dire, monsieur, que mon père se serait dérobé?... Lui qui fut un des plus braves soldats de l'armée française, lui qui a répandu vingt fois son sang pour son pays!

— Nous avons attendu les témoins de votre père toute la nuit, en vain... Il savait pourtant où nous trouver. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne l'a pas voulu... Et moi j'appelle cela de la lâcheté.

— Mieux!... cria Philippe hors de lui. — Il leva la main sur Kimmerton. Celui-ci la saisit et, lui serrant le poignet à la briser : — Au revoir, jeune homme... Mon adresse est sur cette carte... Surtout, ne me faites pas attendre, vous aussi! Je quitte Paris demain dans la matinée.

— Avant que Philippe fût revenu de sa surprise et de son indignation, l'Anglais s'éleva dans son sacre et disparut dans le tourbillon de la rue Lafayette.

Le fils du général resta immobile sur le trottoir, comme mé-

dit. Il venait de retrouver le Kimmerton mystérieux.

Et cet homme l'avait gravement outragé... Et cet homme avait insulté la mémoire de son père.

Oh! Philippe se vengerait avec éclat! L'Anglais paierait cher ce double affront.

Toutefois, ne fallait-il pas d'abord essayer d'obtenir, par lui, le mystère de la rue de la Côte? Peut-être lord Kimmerton possédait-il quelques indices à ce sujet... Il n'avait plus revu le général après l'altération du Havre, soit! Et il paraissait ignorer ce qui s'était passé ensuite.

Mais avant... Il n'était pas impossible qu'il eût quelque chose concernant l'après-midi du 9 avril 1871.

Qu'avait fait M. de Vallombreuse au Havre durant ces quelques heures? Où était-il allé?... Quelles occupations avaient pu l'empêcher de rendre visite à son vieil ami le colonel de Lignières?...

Autant de questions sur lesquelles Kimmerton, descendu au même hôtel que le général, pourrait projeter un peu de lumière, peut-être. Oui, il était nécessaire d'interroger l'Anglais. Mais qui oserait-il de cette mission délicate? Un non surgit aussitôt; en l'es-